

# Le suicide de Madame Butterfly

## *Aria* de Pjotr Sapegin

Marco de Blois

---

Numéro 109, hiver 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23970ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

de Blois, M. (2002). Compte rendu de [Le suicide de Madame Butterfly / *Aria* de Pjotr Sapegin]. *24 images*, (109), 58–58.

# Aria

de Pjotr Sapegin



L'essentiel de *Madame Butterfly* raconté avec un étonnant sens de la concision.

## LE SUICIDE DE MADAME BUTTERFLY

PAR MARCO DE BLOIS

Le cinéaste d'animation Pjotr Sapegin est réputé pour ses films comiques, sympathiques, à l'humour bon enfant parfois mâtiné de sages coquinerries. Ses amusants personnages, tout en rondeurs, souvent confectionnés en pâte à modeler, ont une allure rassurante, tout comme les décors dans lesquels ils évoluent. Or, voici que ce réalisateur norvégien présente tout à coup une comédie qui bascule dans la tragédie, *Aria*, une adaptation de l'opéra *Madame Butterfly* de Giacomo Puccini, coproduite par l'ONF et le studio Pravda, de Norvège. Tout d'abord, on est étonné. Ensuite, quand on se remémore les autres titres de sa filmographie, on réalise qu'*Aria* s'y intègre tout à fait. Sapegin, au fond, a toujours aimé la tragédie.

Effectivement, presque tous ses films portent en eux le germe de la tragédie. La plupart de ses personnages sont des passionnés rejetés, victimes de leurs illusions. Par exemple, sa série des *Edvard* (1993) décrit les tourments d'un petit personnage qui tente, sans succès, de s'intégrer dans le monde. Bien que le ton y soit cocasse, voire attendrissant, les tribulations d'Edvard sont analogues à celles de la *Butterfly* de Sapegin, l'un et l'autre étant bafoués dans leur dignité. Un autre de ses films, *L'homme qui acheta une maison* (1998), porte sur les émois d'une rate qui devient amoureuse du nouveau propriétaire du logis qu'elle

squatte. La dame est aveuglée par son amour, ne réalisant pas que l'homme cherche constamment à l'éliminer par toutes sortes de moyens draconiens (quoique, heureusement pour elle, ils finissent par se marier). Ces films, à des degrés divers, tendent vers la tragédie sans jamais y aboutir. Dans *Aria*, le germe de la tragédie éclate. Sapegin y raconte l'essentiel de *Madame Butterfly* avec un étonnant sens de la concision, en dix minutes, sans sacrifier à l'intensité dramatique. L'opéra de Puccini se déroule au Japon. Cio-Cio-San, dite Butterfly, y tombe amoureuse du lieutenant américain Pinkerton, qui lui fait un enfant. Butterfly attend longtemps le retour de Pinkerton, lequel, quand il revient, est accompagné d'une Américaine, sa nouvelle femme. Butterfly s'enlève la vie avec un poignard afin de mourir dans l'honneur plutôt que de vivre dans la honte. S'inspirant de cette trame, Sapegin traite toutefois le suicide différemment: il montre la marionnette qui, après avoir fui le décor pour aboutir sur le banc-titre, arrache son enveloppe corporelle et détruit l'armature de métal qui lui tient lieu de squelette.

*Aria* doit sa réussite à l'adéquation de la mise en scène au propos. Les films de Sapegin laissent voir un artiste aimant la fantaisie plastique, ce qui se traduit à l'occasion par des images extravagantes, chargées, délibérément tarabiscotées. Il refuse l'homogénéité esthétique, parfois parce que ça l'amu-

se, parfois aussi parce que le récit le justifie. Ainsi, *Madame Butterfly*, qui raconte la confrontation du Japon traditionnel avec l'Amérique moderne, se prête bien à une esthétique composite. Butterfly ressemble à une poupée de chiffon pour enfants pauvres tandis que Pinkerton, tout en plastique, a l'air à la fois d'un Ken et d'un G.I. Joe; d'ailleurs, c'est une authentique Barbie qui représente sa nouvelle femme. Sapegin choisit les matériaux de manière à alimenter les émotions: la compassion pour Butterfly et le mépris pour Pinkerton. La scène du suicide n'en est que plus saisissante puisqu'elle montre non pas une personne qui se tue (ce que l'animation peut difficilement suggérer de façon convaincante) mais une marionnette qui s'autodétruit. À la fois cru et violent, ce moment constitue le climax d'une adaptation aboutie, qui jette un nouvel éclairage sur l'art de Sapegin. En effet, on ne pourra plus revoir ses films sans penser qu'ils annoncent le désespoir de *Madame Butterfly*, marionnette bafouée. ■

### ARIA

Norvège-Québec 2001. Ré.: Pjotr Sapegin. Scé.: Berit Reiss-Anderson d'après *Madame Butterfly* de Puccini. Mus.: Puccini, Normand Roger. 10 minutes. Couleur. Dist.: ONF.